Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 2

Artikel: A l'école
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225063

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Bien. Maintenant, allez-y vite, ma fille, et revenez de même !

Philomène part avec l'ordonnance. Chemin faisant, elle réfléchit.

— Le petit papier pour la médecine, je le porte au pharmacien. C'est pas difficile à savoir. Mais pour ce qui est des garde-robes, il faut que Madame soit bien malade pour tant me recommander d'en parler au pharmacien. Ces constipations, ça porte peut-être à la tête. Pauvre Madame ! D'abord, je me demande pourquoi, à la ville, on appelle ça une garde-robes ? Chez nous, à Sembrancher, on dit : « une armoire ». Comme ça, tout le monde comprend. Et puis, pourquoi lui en faut-il deux ? Elle en a déjà deux dans sa chambre à coucher et il y en a trois au corridor. Enfin... je ferai ce que Madame m'a dit. Avec ces médecins des gens riches, il ne faut pas chercher à comprendre.

A la pharmacie, on a répondu qu'il fallait une bonne demi-heure pour préparer la potion.

— En ce cas, Monsieur, je repasserai. J'ai encore une commission à faire pour Madame.

Philomène n'est pas dépouvue de sens pratique. Elle se dit : — Pour ces deux armoires, je vais tout simplement les commander aux « Grands Magasins des Inventions nouvelles ». C'est là qu'il y a le plus grand choix et c'est là aussi qu'on est le plus vite servi. Madame y est connue ; elle doit y avoir son compte. Je choisirai comme si c'était pour moi. Quelque chose de solide et pas trop cher.

Ainsi dit, ainsi fait. L'employé des « Grands Magasins » fut bien un peu éberlué en notant cette commande de deux armoires, d'un modèle plutôt modeste, pour une cliente qui lui était connue comme faisant partie de la catégorie « supérieure ».

— C'est entendu, Mademoiselle. Nous vous livrerons cela aujourd'hui encore, avant 7 heures. Vous m'avez bien dit : Madame des Esparcettes, avenue du Général Machin No 2, au premier. Au revoir, Mademoiselle ! Merci, Mademoiselle !

Philomène, toute fière des prévenances dont elle fut l'objet, repassa à la pharmacie, prit livraison de la potion qu'on avait préparée entre temps, puis rentra, la conscience tranquille.

— Madame sera contente de mon achat !

La maîtresse de Philomène attendait avec impatience sa femme de chambre.

— Ah ! vous voilà, ma fille ! Vous avez la potion ? J'espère que vous avez bien recommandé au pharmacien que je devais avoir deux garde-robes.

— Voui, Madame, je n'ai pas oublié, répondit la femme de chambre, mais, mentalement, elle se disait :

— Elle y tient décidément, à ce nom de « garde-robes ». Ne la contrarions pas, puisqu'elle est malade.

Puis, avant de se retirer, elle dit :

— J'espère que Madame sera contente de mon achat. Je les ai choisies comme pour moi. On vous les amènera ce soir, vers 7 heures.

Madame avait écouté, sans comprendre. Puis, vaguement inquiète, elle soupçonna la catastrophe.

— Quoi ? Quel achat ? Qu'est-ce qu'on doit amener ce soir, vers 7 heures.

— Mais, les armoires, Madame. Les deux armoires, les « garde-robes », comme vous dites et que le médecin vous avait tant recommandées, parce que vous en aviez besoin.

Résultat : Mme des Esparcettes s'écroula, évanouie et Philomène dut retourner à Sembrancher, sans qu'elle ait su exactement pourquoi.

F. W.

TU ME DIS NON...

...mais c'est oui que disent tes yeux !... C'est juste, vous avez retrouvé, tout d'un coup, un de ces éphémères refrains qui somnolait dans un coin de votre subconscient. Qu'est-ce qui vous a rappelé ce curieux antagonisme des lèvres et des yeux, de la bouche et du miroir de l'âme ?

Etiez-vous sur la Riponne, samedi, à fouiller les casiers des bouquinistes ? C'est là, sûrement, que le refrain vous serait rentré en mémoire ! Chacun sait qu'on y chercherait en vain l'édition rare, ou la reliure d'art, mais c'est égal ! on cherche quand même, on feuillette... Et c'est justement à cette chasse que l'œil démentirait, — et combien de fois — la bouche, s'il était permis de dire tout haut le titre du bouquin poussiéreux qui vient de tomber sous votre main.

Le jeune collégien dirait : « Quel beau Virgile! Quel adorable Cicéron ! » et son œil chercherait le Wallace inconnu ou le dernier volume du « Loup de Soie ».

La belle enfant musicienne dirait : « Où sont les valses lentes ? », tandis que, du regard, elle guetterait si, parfois, elle ne mettrait pas la main sur une rumba rude et fascinante.

L'étudiant vous avouerait : « Je cherche un exemplaire de mon cours de droit ! » alors que son œil, voilé de cette bonne vieille hypocrisie salvatrice, guignerait du côté des bouquins à scandales qui feraient dire, aux âmes bien pensantes, que ce jeune homme doit faire son droit tout de travers...

Et la jouvencelle se pencherait, à peine rougissante, vers les élucubrations de Mme Machard ou quelque autre « dératée », tandis que sa lèvre rose demanderait du Delly ou de ce cher Ardel...

Et le bon bourgeois, celui qui n'aime rien tant que sa pipe et ses pantoufles, demanderait des collections de la « Patrie Suisse » ou des romans vaudois, tandis que, à l'instar de son fils aîné, ses yeux émus ont vu quelque Wallace ou le tome XXXVIII de Fantômas.

Ah ! mes bons amis ! ce n'est pas pour rien que, droit en face des bouquinistes, il y a un phono qui chantait, l'autre jour : « ...mais c'est oui que disent tes yeux ! »

St-Urbain.

FÉMINISME ET TABAGIE

Ça devait arriver un jour ; ça vient d'arriver. Désormais, les femmes fumeront la pipe.

On peut voir, en effet, aux étalages de certains magasins des grandes villes, de petits étuis de peau contenant une coquette petite pipe, au long tuyau, au fourneau pas plus gros qu'un dé à coudre, ainsi qu'un nécessaire de fumeur. « *Pour les dames* », assure une étiquette, afin qu'on ne s'y trompe pas. Et une vignette nous montre une aviatrice célèbre tirant de courtes bouffées d'une pipe semblable à celle de l'étui.

La mode est donc lancée. Vous allez voir, dans quelques jours, nos élégantes imiter l'aviatrice et fumer la pipe. Vous verrez aussi que nous nous habituerons à cela comme nous nous habituons à tout.. Dans un mois, nous trouverons élégant, le geste de ces fumeuses de pipe, comme nous avons, à la longue, trouvé gracieux le geste des fumeuses de cigarettes.

Oui. Nous serons indulgents et nous assurerons aux intéressées qu'elles restent jolies, malgré cette pipe. Seulement...

Seulement, nous n'en penserons pas moins. Et nous penserons d'abord que ce n'était pas la peine de s'affirmer féministe pour en arriver là.

Ah ! vous rappelez-vous les premiers temps du féminisme ? Vous allez voir ce que vous allez voir, disaient ses partisanes. Nous, les femmes, nous ferons aussi bien, et même, beaucoup mieux que les hommes...

Mais, au nom du féminisme, les femmes imitent servilement, un à un, tous les défauts masculins. Cela devait donc finir tôt ou tard, par la tabagie. A demain, soyez-en sûrs, les grosses bouffardes et les épais cigares...

A l'école. — Quelles sont les dents qui viennent les dernières ?
— Les fausses, M'sieu !

Rien que ça. — Il y a longtemps que vous servez ?
— Deux ans, madame.
— Vous avez des certificats
— Oh ! j'en ai quarante-deux ! Et tous bons.

Collectionneurs. — Bout de conversation devant une boutique de libraire.
— Savez-vous pourquoi l'on rend si peu les livres prêtés
— Oui, c'est probablement plus facile de garder des livres que de retenir ce qu'il y a dedans.

UNE GUIGNE NOIRE

A l'époque où nous suivions le collège, Polycarpe était connu pour sa malchance implacable. A la première heure de géographie, déjà, il avait essuyé le courroux du maître ! On prenait nos noms et prénoms, alors chacun attendait avec une impatience difficile à dissimuler, que ce pauvre ami donne le sien. Ses parents n'avaient certainement pas pensé au ridicule du prénom qu'ils allaient donner à leur fils. Il paraît que son arrière grand-père s'appelait ainsi, alors vous comprenez, par respect des traditions, il fallait absolument qu'un enfant s'appelât Polycarpe ! On aurait pu baptiser de ce nom un autre garçon que lui, mais non, on fit exprès d'attendre la naissance de ce pauvre petit pour l'humilier. Et, pour comble de malheur, plus cet infortuné Polycarpe grandissait, plus l'on trouvait que son prénom lui allait bien.

C'était donc à la première leçon de géographie. Le professeur l'interpella :

— Eh ! là-bas, le monsieur qui dort, votre prénom ?

L'interpellé leva la tête, tout rouge de honte et avec un ton faussement assuré qui devenait insolent :

— Polycarpe, monsieur !

Toute la classe partit d'un immense éclat de rire. Le maître, pâle de colère, crut qu'on se moquait de lui...

— Ah ! vous voulez faire le malin, mais ça ne prend pas avec moi !

— Mais non, m'sieur, je vous assure...

— Suffit, je ne vous demande rien, mais vous aurez de mes nouvelles. Sortez !

Le pauvre Polycarpe, toujours plus rouge, essayait de s'expliquer :

— Ce n'est pas de ma faute, m'sieur, si...

Le maître sauta de son pupitre, les yeux hors de la tête.

— Ah ! vous ne voulez pas sortir ?

Et Polycarpe sortit.

Une autre fois, à la classe de français. On était en juillet, il faisait une chaleur lourde, malgré les stores baissés, et chacun s'occupait comme il pouvait pour tuer le temps et lutter contre le sommeil. Polycarpe s'ingéniait à attraper des mouches, assoupies dans un rais de lumière jaune. Il n'y arrivait pas d'ailleurs ! Mais enfin, il y mettait de la bonne volonté et, par de brusques rappels du poignet, s'efforçait de surprendre une proie. Le maître, depuis un certain temps, suivait le manège.

— Monsieur Polycarpe, vous me copierez trois fois le verbe « attraper des mouches ! »

Polycarpe se leva, et, avec un calme imperturbable, en montrant la mouche collée au plafond .

— Mais, monsieur, vous voyez bien que je ne l'ai pas attrapée !

Le professeur, qui était un homme d'esprit, riposta en notant dans son carnet :

— Monsieur Polycarpe, vous me copierez six fois le verbe « Je ne suis pas assez habile pour attraper des mouches. »

Ce temps n'est plus. Polycarpe est devenu un élégant jeune homme... cependant sa malchance ne l'a pas abandonné ! Et pourtant il n'a rien perdu de la logique de son raisonnement et de ses solides conclusions ! Mais que voulez-vous faire contre une guigne noire qui s'acharne sur vous ? Ecoutez sa dernière aventure :

Pour ces vacances, nous avions loué un chalet à la montagne, pas trop cher et assez près de la gare. Tout d'abord, je partis seul reconnaître les lieux et mettre un peu d'ordre dans la cuisine. Le lendemain, bien emmitouflé, je descendis à la rencontre de cet excellent ami. Le train avait son bon petit quart d'heure habituel de retard. Enfin, il finit par arriver, toussotant et crachant l'eau chaude de tous ses pores. Personne ! Déjà la locomotive sifflait... quand Polycarpe dégringola les trois marches d'un wagon. Je me précipitai à sa rencontre.

Le malheureux faisait peine à voir : blanc comme un linge, les yeux perdus, le col dégrafé.

— Ah! mon pauvre vieux, je suis malade comme un chien. Tiens, prends ma valise. Donne-moi ton bras, là comme ça...